

marché

ASSOCIATION CIRCÉ 12 RUE PIERRE ET MARIE CURIE 75005 PARIS TÉL. 01 44 32 05 95 FAX 01 44 32 05 91

marchedelapoesie.com

¡Que viva Córdoba!

Cordoue en poésie au dernier quart du xx^e siècle



L'an dernier, le Marché de la Poésie recevait neuf poètes venus d'Espagne, avec la complicité des institutions espagnoles. Cette année, nous retrouvons l'Espagne avec neuf Cordouans, qui en faisant entendre la voix de leur ville, souhaitent mettre en valeur les droits de celle-ci à devenir Capitale européenne de la Culture en 2016.



APRÈS AVOIR mentionné nos contemporains les plus âgés, Pablo García Baena, Ricardo Molina, Vicente Núñez, Juan Bernier, Julio Aumente, Mario López, Manuel Álvarez Ortega, Leopoldo de Luis, Mariano Roldán, Luis Jiménez Martos ou Concha Lagos, dont nous donnerons un exemple à travers quelques poèmes de Pablo García Baena, le plus connu, nous avons choisi de nous occuper des générations suivantes, poètes dont l'œuvre se précise dans les années 80, en traçant les grandes lignes qui permettent de fixer les limites de cette production. Naturellement, la sélection de poètes cordouans postérieurs n'est pas non plus exhaustive : en raison de l'espace disponible, ces pages ne prétendent ni ne peuvent constituer une étude systématique d'une production, couvrant tout le xx^e siècle jusqu'à aujourd'hui.

Deux générations de Cordouans
Cependant, je prétends que cette sélection réponde à la réalité poétique, en représentant les deux générations d'auteurs actuels, postérieures au groupe de la revue *Cántico* : celle des années 70, dite de la « transition », et celle des années 80, qui à elles deux constituent le groupe des poètes en pleine maturité. C'est pourquoi, je le conçois comme un aperçu de deux générations de Cordouans, dont les figures les plus marquantes sont les poètes de la Génération de 1970 : Carlos Clementson, Rafael Álvarez Merlo, Juana Castro, Diego Martínez Torrón, María Luz Escuin, Ángeles Mora, Bernd Dietz, Mercedes Castro, Lola Salinas et José Luis Amaro ; et ceux

de la Génération de 1980 : Antonio Rodríguez Jiménez, Concha García, Manuel Gahete, Alejandro López Andrada, María Rosal, Isabel Pérez Montalbán, Balbina Prior et Eduardo García, entre autres. Leur œuvre non seulement s'inscrit dans un moment précis, mais a résolu de manière personnelle les problèmes posés par la création, en même temps qu'elle manifeste des approches et des thématiques en phase avec leur époque

Les yeux qui prédisaient la pluie [...] étaient deux pierres dures mouillées par la colère

et le monde qui les entoure. Il s'ensuit qu'avec le recul, ce sont les poètes de la « maturité » qui peuvent en même temps faire état d'une œuvre conséquente.

Du classicisme à la rupture

D'autre part, ces poètes s'identifient pour beaucoup à Cordoue où se développent quelques-uns des changements poétiques, respectivement des années 50 et 70, tout en appartenant dans leur majorité à la seconde période. La richesse créative de Cordoue a souvent été remarquée. Comment ignorer les faits littéraires qui les distinguent ? En effet, si la Génération de 1927, dont en Espagne le représentant le plus connu est Federico García Lorca, prend comme symbole Góngora, lui-même né à Cordoue, la revue *Cántico* et sa mouvance s'inscrivent dans cette lignée et donnent l'exemple du rejet d'une poésie réaliste et négligée, en faveur du retour à la poésie classique, faisant de leur position périphérique une

vertu. Puis, la revue *Antorcha de Paja*, se focalise sur la véritable « rupture », en réponse aux *novísimos*, se reliant aux voix les plus novatrices de cette génération et jetant les bases qui devaient clarifier le panorama du moment, à côté d'autres poètes des années 70 et 80, plus en marge. Les critiques l'ont constaté, d'abord en se penchant sur le groupe *Cántico* (1947-1957), analysé par Guillermo Carnero, puis sur la revue *Antorcha de Paja*

(1973-1983), sur laquelle Juan José Lanz et Pedro Ruiz Pérez ont travaillé. Ces deux groupes ont su dépasser les murs étouffants d'une ville souvent fermée à la transformation poétique, et par définition éloignée des centres de pouvoir littéraire et éditorial de Madrid et de Barcelone.

C'est pourquoi les poètes présentés ici sont finalement ceux qui ont le mieux interprété la nécessité du changement, ceux qui ont su lire les options poétiques, précédentes et

postérieures à eux-mêmes, contribuant à la naissance des nouvelles générations de poètes qui se sont fait connaître récemment.

Se pencher de manière plus sereine sur la diversité de la vie

La caractéristique distinctive de la poésie de la génération de 70, à Cordoue et dans toute l'Espagne, est le désir de transformation, d'une nouvelle cohérence de la pensée avec la vie, sans renoncer à une récupération constructive du langage et en se risquant à prendre position dans la société et la littérature. La poésie des années 80, tout en conservant en partie ces mêmes traits, laisse déjà entrevoir une autre attitude, peut-être aussi parce que le monde a changé et permet de se pencher de manière plus sereine sur la diversité de la vie, de remettre en question la notion d'engagement et d'explorer le relativisme des valeurs. Il paraît clair que s'inscrivent en continuité avec cette dynamique les dernières générations, qui ont fourni quelques noms à la jeune poésie espagnole, comme Juan Antonio Bernier, Pablo García Casado, Joaquín Pérez Azaústre, José Luis Rey et Vicente Luis Mora, entre autres, qu'illustrent quelques poèmes de Juan Antonio Bernier, sans omettre Mertxe Manso et Elena Medel, cette dernière née en 1985. Cependant si nous nous sommes proposé de nous limiter précisément aux générations qui les précèdent, bien que schématiquement, c'est que cela nous a semblé la meilleure formule pour reconnaître d'où nous venons et commencer à comprendre les générations suivantes.

Francisco Gálvez

Francisco Gálvez (Cordoue, 1945), poète, essayiste et éditeur a fondé et dirigé la revue *Antorcha de Paja* (1973-1983). Il a publié neuf recueils, dont *Transit* (1994, Prix Anthropos 1993) et *El Paseante* (Hiperión 2005, Prix de la ville de Cordoue « Ricardo Molina » 2004).

Équilibre et diversité

LA SÉLECTION initiale fournie par Francisco Gálvez (cf. son article) comptait une bonne vingtaine de poèmes de chacun des poètes sélectionnés, depuis Pablo García Baena (1923), pour le groupe *Cántico*, figure officielle de la poésie andalouse et récipiendaire du fameux Prix Príncipe de Asturias, aux deux

générations qui suivent avec Carlos Clementson (1944), Rafael Álvarez Merlo (1945), Juana Castro (1945), Diego Martínez Torrón (1950), María Luz Escuin (1951), Ángeles Mora (1952), Bernd Dietz (1953), Mercedes Castro (1953), José Luis Amaro (1954), Antonio Rodríguez Jiménez (1956), Concha García (1956), **» p. 2**

Équilibre et diversité

» suite de la p. 1

Manuel Gahete (1957), Alejandro López Andrada (1957), María Rosal (1961), Isabel Pérez Montalbán (1964), Balbina Prior (1964) et Eduardo García (1965), pour terminer avec Juan Antonio Bernier (1976), dont les premières publications se distinguent très nettement de ses jeunes contemporains par la qualité et la profondeur. Respecter l'intégralité de ce premier choix, commandité et subventionné par la mairie de Cordoue eût nécessité plus d'espace et je me suis chargé, en toute liberté mais soucieux de respecter l'équilibre et la diversité de la première sélection, de ne retenir et traduire que les plus intéressants.

La perspective de Francisco Gálvez n'est pas indépendante de son rôle d'animateur d'*Antorcha de Paja*. Une vision extérieure du panorama de la poésie du XX^e siècle, n'eût pas manqué de resituer ces poètes à la place qui est finalement la leur : celle d'un foyer de création riche en personnalités, comparable à ceux d'autres grandes villes d'Andalousie, qui reflètent les tendances de leur époque, mais dont la projection n'excède guère les limites régionales, si ce n'est pour les poètes s'étant exilés à Barcelone, comme Concha García, ou à Malaga comme Pablo García Baena, Rafael Álvarez Merlo ou Isabel Pérez Montalbán.

Dans mes veines s'épaissit l'euthanasie d'un fleuve le brutal abandon de la main paternelle, les frères perdus dans la précipitation d'un pont.

La prolifération des éditions de poésie, et leur circulation parfois exclusivement régionale, grâce à l'appui des pouvoirs locaux qui ont à cœur de faire connaître leurs poètes, présente, tout en donnant une grande vitalité aux lettres espagnoles, de nombreux corollaires : certes, être poète signifie quelque chose dans sa ville, sa province, et de nombreux poètes font état d'un certain nombre de publications sans que leur écriture ait atteint un niveau d'exigence suffisant. En même temps, les rares poètes qui comptent, ou mériteraient de compter, se trouvent ainsi longtemps noyés dans un océan de publications, au lieu d'occuper la place qui leur revient. Je ne citerai comme exemples que Juana Castro ou Isabel Pérez Montalbán, souvent nommées, dont, à mon sens, l'écriture, la voix, la sensibilité témoignent d'une force et d'une originalité sans égale dans ce panorama, dont il faut de manière globale souligner la dignité.

François-Michel Durazzo

[Ndlr] François-Michel Durazzo a réalisé toutes les traductions de ce supplément au Marché des Lettres n° 5 « Poètes Cordouans »

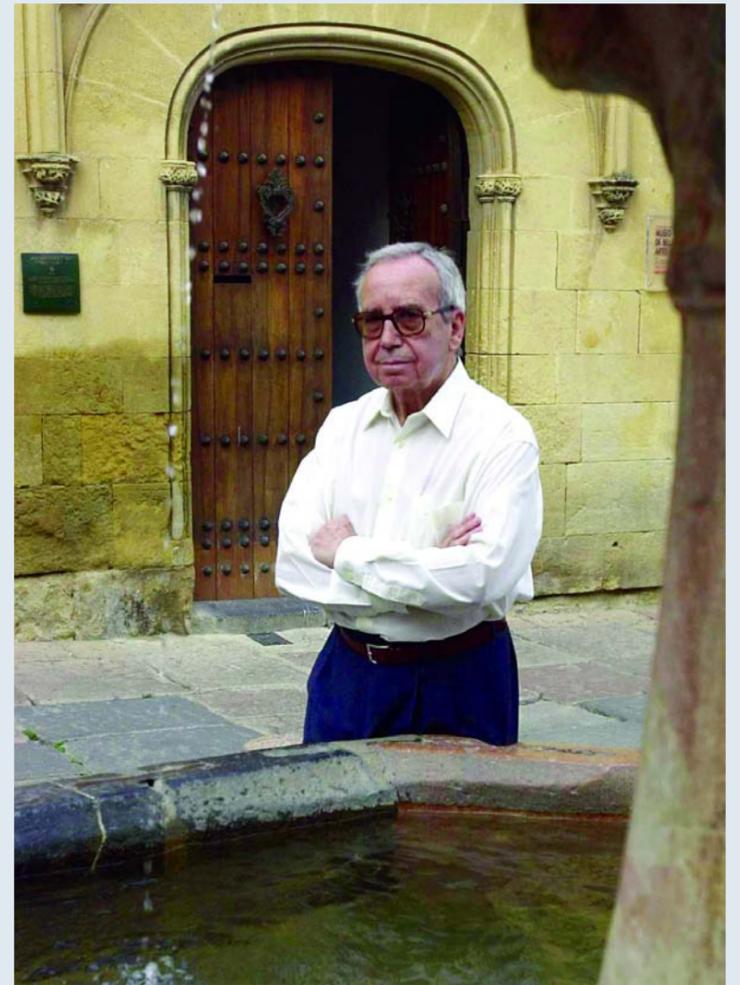
Pablo García Baena

Bobby

Il n'était pas l'Amour et s'appelait Antonio.
Et il parlait comme un Indien de Far West :
« homme haut », « longue bouche ». Il était de Fuengirola.
Et il y avait toujours un téléphone où l'appeler quand
– et il riait – la nuit était plus longue, plus amère, plus lente.
Dans les colonies de chenus hollandais à la retraite,
ou la « suite » de la vieille dame anglaise,
la veuve, la divorcée au-delà des acides,
le sombre appartement de l'ivrogne,
son nu auroral se levait comme l'Ionie.
C'était un animal heureux, fidèle de prime abord, bruyant,
une lourde chaîne d'argent autour du cou...
Sur des meubles industriels ou des laques chinoises,
paravent vermillon orné de héros mordorés
sur une moquette usée ou des buffets
castillans en série,
il laissait ses chaussures de sport,
ses chaussettes rouges,
son string bleu ciel,
le tee-shirt bouclier d'une poitrine
sans défense. Porteur de joie,
tel un dieu aux chevilles ailées qui descendrait
dans les enfers des hommes
il chassait la larme, la lettre, les somnifères,
le désespoir et sa mèche livide.
Une nuit il m'a dit, sa langue dans mon oreille,
« Je voudrais être mort ».

Palais du cinématographe

Impairs. Rang 13. Fauteuil 3. Je t'attends
comme toujours. Tu sais que je suis là. Je t'attends.
Tu traverseras une épaisse forêt d'illusion
et tu arriveras, attiré par le faisceau nécromant
ou par le triste rêve de mes yeux
où tu respirez, oh flamme qui trembles dans la profonde
corbeille de la nuit, amour désormais mon amour.
Tu arriveras entre le cri du sioux et les haches
avant l'enlèvement de la blonde héroïne :
Hâte-toi, tu peux empêcher cela. Ou peut-être
au moment où le poignard soulève
les bijoux de la colère ou lorsque le sang gras
des assassins glisse tiède et épais,
comme une lave violacée qui hésite encore
entre torpeur et vie, et coule goutte à goutte
sur la peluche rouge des sièges.
Viens tout de suite. Un lac fermé de hauts
arbres verts, hauts serviteurs, que fait retentir
la chapelle sacrée des vents,
nous appelle, ou c'est le cyclamen vivant des prairies
où galope le cœur fou
qui écoute l'histriion déclamer des mots
usés sur l'amour et la jalousie, sans y croire :
« Nous payons très cher ce bonheur » ;
ou bien : « A présent, c'est moi qui ai besoin de lumière »,
et encore : « J'ai eu peur d'aller trop loin »,
pendant que le mauvis, entre les safrans
du technicolor, vole comme une gemme ailée.
Ah, viens vite à mon côté et vaincs
quand l'épée abat les cuirasses de Damas
et que le noble héraut de sa longue trompette
parcourt la palestre aux lourdes tapisseries
à côté du siège gothique de Walter Scott
Vaincs de ton nom doré, oh Roi Midas, change-moi



en pièces d'or pour payer tes baisers,
en vin d'or qui brûle entre tes lèvres,
en gants d'or avec lesquels tu tondes
le chaperon abbatial de tulipes vermeilles.
Tu viendras. Un jour, tu seras à mon côté
dans la pénombre ténue de la nuit éternelle.
Assis entre la chaux d'astral amphithéâtre
je t'attendrai. Tel un aveugle qui recouvre la lumière,
tu me chercheras. Tes enfants seront à leur balcon
de plâtre congelé, amusés, regardant
d'incroyables prouesses de célestes cow-boys,
et moi tu sais déjà où je serai : impairs, rang 13.

David

Il se mettait toujours dans le coin du café qui le valorisait.
Donatello ou Verrochio bouclaient sa tête de ménade
sous les lumières changeantes qui tournaient,
tandis qu'un rayon fixe ciselait sa main
qui soutenait ses Craven A.
Quand dans l'air de l'écran trouble
Satan Boy apparaissait
marée montante d'alcool et de caresses,
un battement à la tempe à peine donnait vie
à ce profil toscan
comme une veine de pyrite dorée dans le marbre.
Les yeux qui prédisaient la pluie avec ses éclats de verre,
étaient deux pierres dures mouillées par la colère
ou le dédain, pupilles minérales, vides,
opaques sous les nacres.
Tel était le regard de Lilith, le serpent, en fornicant.
Précieux ophidien,
il se couchait dans les lits, rétribué en devises,
immobile, les mains fixes sous la nuque.
C'était alors une statue à emballer.
Destination :
Salon Renaissance, années 20. Los Angeles.

PABLO GARCÍA BAENA né à Cordoue en 1923, fut, avec Ricardo Molina et Juan Bernier, un des fondateurs de la revue *Cántico*, publication clef dans le panorama de la poésie espagnole de l'après-guerre. *Rumeur occulte* (1946) et *Tant que chantent les oiseaux* (1948), sont ses deux premiers livres. Ils seront suivis d'*Ancien Garçon* (1950), *Juin* (1957), *Peinture à l'huile* (1958), *Vente aux enchères* (1971), *Avant que le temps finisse* (1978), *Joies pour la Noël de Vicente Núñez* (1948), *Fidèles Guirlandes fugitives* (1990), *Impressions et Paysages* (1999). Son œuvre poétique a été réunie sous le titre *Poésie complète 1949-1997*, Visor (1998). En 1984, il a été récompensé par le Prix Prince des Asturies des Lettres. Dans cette œuvre d'inspiration néo-romantique et classicisante, les trois poèmes suivants se détachent nettement par leur ironie.

Carlos Clementson

Baiser

La réalité prend goût de fruit ou de baiser,
de lèvres aux ailes frémissantes
hier inconnues,
saumâtres de distance, humides du chemin.
Aujourd'hui formes connues
de cœur et de rêve,
présence savourée,
résumé d'un soupir.

Le baiser détruit les dates,
les absences sans oubli,
monde étranger et seul
aujourd'hui reconnu
en un même battement.

Notre baiser est si profond
qu'il dévore
notre conscience du temps,
notre racine d'être vivants,
l'exact midi
au-dessus de nous-mêmes.

La vie prend tout entière
forme serrée de lèvres.
Autour de nous, rien :
le monde anéanti.

Épilogue pour 1981

(août sur terre)

Il vit dans une vieille ville dans le Sud.
Entourée
(oh mur insigne) par des siècles de paresse et
d'éphémérides
plus ou moins illustres.
Il est reconnu chaque
jour par de vieilles pierres solaires, irréelles
vénérables
- cyprès, myrte et étang -, chemin de son
obscur
poésie savante : l'Arc la Lune,
rue Tomás Conde ou Plaza de las bulas,
cette scène magique
et urbaine, presque irréaliste, dont le cadre répète
toujours à contretemps l'écho de ses pas,
dans sa promenade quotidienne de solitaire...

Dans quelque temps

Tu te promèneras sous le soleil.
Peut-être
un peu voûté, déjà
sous le poids du temps et de sa mémoire
pas tout à fait heureuse.
Les mains dans le dos
tu te promèneras sous le soleil
un soir
comme celui-ci peut-être,
l'esprit serein
et un vague sourire au bord des lèvres...

Juin

Je suis épuisé, en miettes,
de soutenir éveillé
tant de bleu embrasé, tant d'ardente pureté
qui dévore mes paupières, déréalisant le rêve,
sonore azur de juin,
braise dans la poitrine.
Ciel.

Poésie

J'ai jeté par dessus bord tous mes trésors
pour ce fervent
asservissement aux mots.



CARLOS CLEMENTSON naît à Cordoue en 1944. Il étudie le français à l'Université de Murcie. Depuis 1973, il est maître de conférences en Littérature espagnole à l'Université de Cordoue. Il a publié *Chant de l'affirmation* (1974), *Les Argonautes* (1975), *De la mer et autres routes* (1979), *La Ferveur et la Cendre* (1982), *Les Vagues et les Années* (1986), *Ode et Cosmologie pour Pablo Neruda* (1993), *Les Temples* (1994), *Archipels* (1995), *Laus bética* (1996), *La Couleur et la Forme* (1996), *Région lumineuse* (1997), *L'Obscure Forêt* (2002) et *Figures et Mythes* (2003). Sa poésie, qui selon Miguel d'Ors, témoigne d'une exubérance verbale, sensorielle et vitaliste, fait de lui un des meilleurs poètes cordouans de sa génération.



Rafael Álvarez Merlo

RAFAEL ÁLVAREZ MERLO naît à Cordoue en 1945, où il fait ses débuts littéraires, et après un séjour à Londres, il prend part avec Francisco Gálvez et José Luis Amaro à l'aventure de la revue *Antorcha de Paja* (1973-1983). Il vit actuellement à Malaga où il enseigne à l'Université. Il se maintient volontairement à l'écart de la vie littéraire espagnole pour se consacrer à son œuvre. Il est l'auteur de *Revival* (1971), *Élégie contemporaine* (1976), *Poèmes corporels* (1984), *Le Vol intérieur* (1986) et *Biographie du temps*, à paraître aux éditions Pre-Textos (Valence). Bien qu'il se dise lui-même baroque d'instinct, sa dernière poésie se resserre pour exprimer les doutes existentiels de l'homme en proie au temps et à la solitude.

Crépuscule familial

Lancés contre le ciel
des poignées de moineaux
Tout peu à peu décline.

Temps concret

L'âge d'un homme est trop bref
pour qu'il connaisse sa propre voix,
l'impulsion qu'il respire chaque jour,
pour se sentir un dans tant de solitude,
entendre jaillir la poésie
comme une pensée de la beauté.

Portrait d'un piéton

Un homme marche seul dans la rue,
un air de tristesse sous son chapeau,
les sourcils pleins d'automne
et les poches trouées.
Au loin, un homme monte la rue
et serre entre ses dents un destin,
il projette son ombre dans les souvenirs.
Voix qui depuis l'horizon s'éteint,
un homme peu à peu.

Traits de jeunesse

Garçon, celui des rues si sombres,
marche après marche,
la voix qui se précise et s'affermir
avec les coffres pleins d'assauts,
rumeurs poussés par le sang,
les gestes qui se dressent.
On dirait qu'un homme approche, urgent.

Up to date

Ici, un paysage traverse ma fenêtre.
Comme un lézard au soleil,
penser, ronger la vie,
l'émotion qui palpète dans le mot,
goût des mots qui nourrissent.
Là, un chemin dans le lointain.
La vie, toujours vie sans horloge,
vie s'écoulant comme un vieux fleuve,
sinieuse de coutumes,
de son cours le plus vaste,
ses eaux les plus lentes.

Dichotomie

Quel voisinage absurde que celui des
[choses :
se raser le pain de chaque jour,
cependant aimer en pleurant un peu.
Qu'infinité l'ombre qui effraie :
la vie et le vivre.
(La boussole tourne comme une folle
enfermée dans son habitacle).

Hypothétique autoportrait

En d'inégales ombres,
je reste sobre quand je suis avec moi.
Je suis un ami incommode, mais sûr,
inverse de tout ce qui détériore
une cime pour l'homme en son destin.
Du haut de tours si impossibles,
je voudrais être un cerf-volant sans rompre
le fil qui m'attache à la terre.

En lisant Cioran

Le futur se rétrécit avec le temps,
nos aspirations sont si myopes,
elles nous enferment et deviennent prison
incurvant les lignes de la vie,
nos petites vies,
brouillon de vie, au bout du compte.

Le défi

Il n'est pas facile de se faire à soi-même,
de river l'idée à la conscience,
de traverser la ligne et de vivre à propos.
Dans cette aventure si inépuisable,
le plus beau est l'apprentissage.
Le reste est plénitude.

Juana Castro

Alice épousée

Ce fut un mariage blanc : un miracle d'écume, de fleurs d'oranger et de nuages. Cendrillon attendait. Les filles arrosaient chaque jour les fragiles cristaux de leur hymen. Blancheneige dormait.

Au galop un rédempteur charmant dorait les taillis et la Belle au bois dormant levait les yeux. Les vestales dansaient. Et les vieilles femmes, les nuits d'hiver, répandaient leurs histoires de guirlandes, de baisers et de princes. Les cheveux étaient longs, froides les jupes dans les rues d'hommes. Les photos des mariages rayonnaient de flancs de violons et il était doux d'être concave pour le bras tranchant et musclé. Le mariage chantait dans leur corps comme une mer de sortilèges. Et elles s'en furent au mariage un soir

de leur pleine mystique. Et elles changèrent l'heure de sa boussole par la fin heureuse des histoires de fées.

Femme concave, 1978

Apocalypse

Elle n'est pas Pomone. Ni, comme les [Danaïdes, une dague dorée cachée entre les seins. Elle n'est pas Calliope, bien qu'elle soit [la voix et la beauté. Et bien qu'elle aime, comme les Naïades, [les sources et les bois, elle n'est ni le Styx, ni Daphné, ni la belle Aphrodite ni le songe des héros. Mais Elle est née.

Comme un ananas parfumé, elle se lève ointe de romarin, comme un vivant tabernacle, renversant quatre coupes très douces : Etreinte de la terre, musique de l'air, lumière violente du feu et le sirop de l'eau. Et il n'y aura plus jamais de nuit, car elle s'est montrée

avec ses quatre trompettes et sa gloire. Et voici la grande nouvelle, la joie : Car Elle est née et c'est le signal, alléluia. Que sa grâce soit avec vous tous, alléluia.

Narcissie, 1986

De la capture nocturne des faucons par éblouissement

La morte est une alouette trouvée dans [la nuit. Je sais maintenant que, transie, avec son bras ardent d'airelles, elle me guette. Loin de ma chambre, elle mûrissait, si secrète et si douce, si sûre de mon oubli, que seulement derrière la mer, sur l'autre [rive, elle déployait son châle de tendresse. Le chemin fut nécessaire. Marcher sur d'autres terres, absorber une autre lumière, une autre langue, secrète et terrible sa trace entre les pierres. De mes yeux je l'ai vue. Nous fûmes si près, que l'éclat de sa musique, comme neige tombait, aveugle à la mer, sur mon corps. Ce fut un instant d'amour. Seul le toucher lumineux et atroce de la distance. Mais je vis, depuis lors, dévoilée, vivant pour mourir. Pour descendre, ou monter, et dans l'enfer de sa main éphémère, aventureuse, succomber finalement de beauté ou de méchanceté.

Art de fauconnerie, 1989



Exil

Je ne suis pas de cette terre. J'étais déjà étrangère dans la distance du ventre de ma mère et tout, depuis les pieds jusqu'à l'alcôve, m'annonçait l'exil. J'ai cherché dans les palmiers ma voix entre leurs signes et j'ai perforé de torchères allumées l'amère région du jais. Je ne sais quel vol de planètes pourrait infléchir ma chance. Sur ce muet écart, je sais que je vais, comme une vipère en rut, poursuivant la trace de mon exil.

Mon âme n'aura nul repos jusqu'à ce qu'elle pénètre en toi et ne se réveille et rie.

Tu n'auras pas peur, 1994

JUANA CASTRO née en Villanueva de Cordoue, 1945, est membre correspondant de l'Académie royale de Cordoue. Elle est l'auteur d'une douzaine de titres. Son œuvre, réunie dans *Itinéraire poétique de Juana Castro (1978-1992)*, exalte le féminin et témoigne d'une densité et d'une originalité souvent déroutantes. Elle a été récompensée par les prix Carmen Conde, Juan Ramón Jiménez, Saint Jean de la Croix, Elle a aussi reçu les prix Carmen de Burgos pour ses articles, le prix *Periodismo* de l'Institut de la Femme (ministère de la Culture, Madrid 1984), *Méridiana*, de l'Institut Andalou de la Femme, 1998, pour l'ensemble de son œuvre. Depuis les années 70, elle participe activement aux mouvements de femmes de lettres.



Concha García

Allégorie du temps

Nous sommes relativement heureux, et ensemble nous vivions dans une affinité absolue ; les mots ne peuvent exprimer l'expérience. Moi non plus.

CONCHA GARCÍA est née à La Rambla (Cordoue) en 1956, qu'elle quitte dès l'enfance pour Barcelone. Très impliquée dans les cercles de femmes de lettres, son œuvre compte, depuis 1981, un bon nombre de recueils dont notamment *Dialogues de l'hétairie*, 1986, *Une autre loi*, 1987, *Plus rien n'est rite*, 1988, *Dédain*, 1990, *Combien de clés*, 1998 et *Arbres qui fleuriront déjà*, 2001. Sa poésie dense et efficace, qui jette un regard sans concessions sur le quotidien, a été incluse dans diverses anthologies et récompensée par d'importants prix, parmi lesquels les prix de poésie Barcarola en 1987 et Jaime Gil de Biedma en 1994.

Fatigue

Je suis assise, comme si je buvais la plage [à longs traits, des potions de bêtises, et si je me coupais [les ongles, sans compagnie. C'est une histoire de plus, [une résidence coûteuse. Je foule le sol la bouche pleine [d'anxiété et j'emplis mon corps de reliques, je sors et fais peur. Je répète en mon très long [silence aboulies et bruit de talons filant sans hâte sur les avenues, en quête d'un je ne sais [quoi, ce que l'on ne nomme pas, car on l'ignore [et je passe la plupart du jour à me glisser sous une [ombre. N'importe laquelle, à cette heure, je choisis [n'importe laquelle.

Une autre loi, 1987

Bonheur

Tout cet instant tient dans un livre et j'écarte les jambes pour mentir : la vie est un puzzle, je prépare le mélange

de restes délicieux et je remercie dieu bien des fois. Toutes. Peut-être m'en vais-je peu effrayée. Ce vétéran au sens si riche est un peu triste, le dédain, le rejet, le mépris, le malheur le tourment. Né pour être prononcé tandis qu'il flambe d'une forme qui tremblote, le long d'autres bras, le long d'eux seulement.

Dédain, Deuxième partie, « Le bonheur n'est pas gai », 1990

Je t'en prie

Je me suis trouvée si menue, si rétrécie, pelotonnée sur ce que la tachycardie augurait. Douze ou treize heures d'amour sans limites, maudit soit-elle aujourd'hui, ah qu'elle [envahissait cette sale bête ma léthargie me réduisant à presque rien le temps grandissait. Elle a posé ses mains sur moi et m'a laissé ce tremblement.

Dédain, Troisième partie, « La mystique du va-et-vient », 1990

L'effet d'un paysage

Il est une heure et demie le corps mi-penché sur la vie entière. Je ne sens pas venir le crampe étrange qui naît dans mes jambes. Je qui reste de lune brille. Mes opacités cherchent des rites, mes solitudes sont sur mes chaussures dont j'ai ouvert les boucles parce que leur pression me faisait mal.

Je suis entière comme la vie que je regarde comme la vie qui m'abandonne m'abandonne la moitié du corps penché sur elle.

Oui, le temps revient

Une casserole que j'avais oubliée sur le marbre de la cuisine. Ce lieu inhabité durant de longues années gardait cet ustensile. Il était devenu autre quand j'ai soulevé son couvercle. J'y ai [trouvé du mois, de la crasse, de douteuses [particules nageant dans une eau pestilentielle. J'ai vu la forme de la casserole intacte. J'ai parcouru d'un regard les lieux environnants, le temps m'a submergé : même immeuble, même rue, mêmes acacias. La puanteur de la casserole était si forte que je me suis détournée vers la fenêtre pour respirer. Regardant la rue, j'ai vu les mêmes gens, les mêmes postures chez ces gens, les mêmes conversations de ces gens. J'ai tout trouvé semblable. J'ai vidé ce liquide puant et j'ai frotté la porcelaine avec une vieille lavette qui s'est défaite entre mes doigts.

Hier et Rues, 1994

Alejandro López Andrada

V

Je descends dans les malles
de la nuit.
Dans la quiétude, la voix du rouge-gorge
trouve
ma mémoire. Jusqu'à la maison,
comme une flûte lente,
parvient l'écho
de l'air qui murmure dans les acacias.
La vie frémit
et je sens le sifflement
fébrile des chouettes,
la romance
sereine de la neige
dans la ronçeraie,
la fumée bleue
qui coud les montagnes,
le froid,
et l'esprit du crave

qui plonge au cœur de la forêt,
où stagne la paix du monde.

La vallée des tristes, 1985

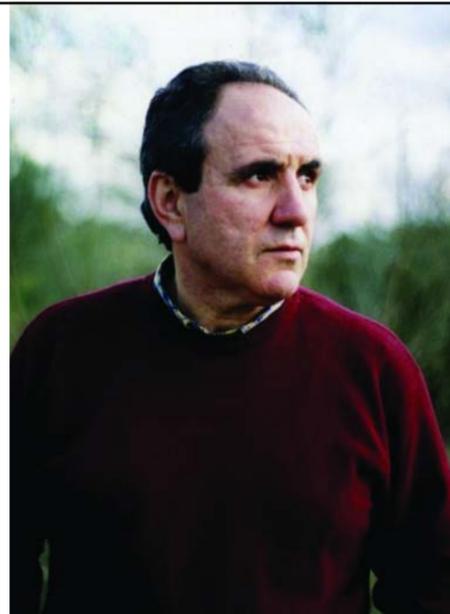
La bicyclette du soleil tourne dans le temps.
Les enfants font leurs adieux
aux saules ;
mais le brouillard ne brûle plus
sur les ponts,
ni la splendeur
du vent ne pénètre ma chair, désormais.
Personne ne marche blessé sur la montagne.
Personne ne se dissimule
dans le paysage.
Il n'y a que de vieilles fables
sans visage,
sourires
qui meurent avec le soir.

Nouvelle Lune à Allozo, 1988

Cicatrices

Avec la haute précision
d'un bistouri,
la lumière déchire le silence des nuages.
Du ventre du soir
tombe la neige
et dans nos yeux croît la blancheur.

ALEJANDRO LÓPEZ ANDRADA est né à Villanueva de Cordoue, en 1957. Poète, essayiste, romancier, il a commencé très jeune à écrire et a publié : *La Vallée des Tristes* (1985), *Codex de la mélancolie* (1989), *Le Chasseur de lucioles* (1997), ou *Les Oiseaux du froid* (2000), récompensés par les prix National Saint Jean de la Croix, Rafael Alberti, José Hierro, Ville de Badajoz, Prix Andalousie de la Critique. Une anthologie de son œuvre, *La Neige dans les aubépines*, a été publiée en 2004 chez Algaida, où il avait précédemment publié *La Fumée des vignes* (1999) et *Les Arbres endormis* (2002). Il a aussi publié deux recueils de poésie pour enfants, six romans, quatre volumes d'essais et de chroniques. Toute l'œuvre poétique et narrative d'Alejandro López Andrada tourne autour de la nature, son univers quotidien.



Daguerréotype

Tout se défait
dans le lointain :
les arbres, l'air, les chemins,
le dernier éclat de la lumière. Sombre déjà,
le soir
entraîne nuages et eucalyptus.
Un homme avance
sur la douce paix de l'horizon,
près du crépuscule.
Rappelle une maison, un crayon,
un fil de pénombre dans les couloirs.
L'homme continue
d'avancer. Il regarde le tiède
trouble qui brûle sous la blessure
ancienne des montagnes. Au loin
la fumée des cheminées
grises tremble
comme une fleur de craie vaporeuse.

Le Chasseur de lucioles, 1997

Roses de froid

Nous frôlions la voix des collines
vaincues du crépuscule :
Au loin,
le ciel était une terrine orangée,
pleine de roses froides.
Il y avait dans tes yeux,
une lointaine grotte d'intuitions
inaccomplies.
Quel mystère
traversait ton esprit ?
Tu regardais,
et l'univers flottait dans ta douleur.

Les Arbres endormis, 2002

Là-haut, l'amour du clocher,
la splendeur
du ciel qui calmement
poignarde le monde des pauvres
et remplit d'innocence les chemins.
En quel recoin de la forêt
dormiront-ils,
les hérissons, quand tombera la nuit ?
Y aura-t-il un lieu sûr
pour nous aimer
quand la neige couvrira les taillis ?
Sur la frêle girouette de la tour,
le temps,
soudain, se change en sucre.
Des armées d'oiseaux
parcourent la lenteur blanche de la pénombre.

Les Oiseaux du froid, 2000



Isabel Pérez Montalbán

Classes sociales

Les pauvres sont des princes qui doivent reconquérir leur royaume
Agustín Díaz-Yanes,
Personne ne parlera de nous quand nous serons morts

À six ans, mon père travaillait
du printemps au printemps.
Du soleil au soleil il s'occupait des animaux.
Le contremaître l'attachait avec une corde

pour qu'il ne se perde pas dans les fossés,
dans les branches d'olivier, dans les ruisseaux,
en hiver dans le givre des ravins.
Quand le jour tombait, sans effort,
il tirait sur la corde, le ramenait blanc
comme neige,
violacé, tremblotant
des ampoules dans les mains,
et un lierre d'abandon
sur les parois fragiles
de ses poumons roses
et de son petit cœur.

À la fin de sa vie, il redevenait un enfant :
il se rappelait le froid prolétaire
(désormais substance de ses os),
de l'odeur de la sauge, du cinéma muet
[à ses débuts
et du pain huilé qu'on lui donnait à l'angélus,
à l'heure des fausses protéines.

Mais Monsieur, qui était bon,
avec ses bottes de cuir et ses gants
[de pluie,
une fois le transporta, dans la voiture
[à chevaux,
chez le médecin. La mémoire du voyage
lui fait défaut : ils le sortirent de la ferme

ISABEL PÉREZ MONTALBÁN née en 1964, quitte à seize ans Cordoue pour s'installer à Malaga. Considérée comme la voix la plus marquante de la poésie féminine engagée en Espagne, elle a construit une œuvre personnelle, sans chercher à s'inscrire dans une quelconque mouvance. Ses textes ont été repris dans une trentaine d'anthologies et ouvrages collectifs et elle a publié treize recueils dont : *La Mort n'est pas nécessaire* (Prix Ville de Malaga de la Jeune Littérature, 1991), *Pont-levis* (Prix Barcarola, 1995, Députation d'Albacete 1996), *Feux japonais dans la baie* (Malaga, 1996), *Lettres d'amour d'un communiste* (1999), *Les Morts nomades* (Prix Leonor, Diputación de Soria, 2001), dont on retrouve de nombreux extraits en anthologie.

[sans pouls,
il avait plus de quarante de fièvre
et il avait été sur le point de mourir,
À six ans, mon père, de cette pneumonie.
À six ans, mon père.

Les Morts nomades, 2001

L'héritage

L'inconsolable froid des pauvres.
L'abondance ne suffit pas à envelopper le froid
qu'on hérite dans ses gènes et qui naît
[des décombres.
Il n'y a pas de bois qui ferait fondre tant
[de neige embryonnaire.
On allume des cheminées. Avec de la laine
on se tisse un soleil,
une armoire de soleils, une couverture
[de fortune.
On achète des duvets comme des nids d'oiseaux.
Et le froid, au dessous, demeure.

Tout est noirceur, glacier et sang.
Dans mes veines s'épaissit l'euthanasie
[d'un fleuve,
le brutal abandon de la main paternelle,
les frères perdus dans la précipitation d'un pont.
La maladie congénitale me guette, larvée,
se moque de ma fuite quand je change de nom
et que j'usurpe les droits d'une autre vie.
Et tout est cicatrice, hôpital et scorpions.

On conquiert les quartiers et la blancheur
des puces et du sérum. On apprend l'habitude.
On accède au bureau, au vêtement, à la fièvre,

à la chaleur spongieuse des corps.
Et pourtant, le froid demeure.

Logements sociaux

(Secteur Sud, Cordoue, 1961-1965).
Architecte : Rafael de la Hoz

Nous avons un pot de fleurs avec des œillets,
des chansons dédicacées à la radio,
et un cœur de périphérie
avec vue sur la diaspora et la suie.
Je comptais deux années, si blanche
[la mémoire
que je n'ai plus de souvenir, pourtant j'ai vu,
à une exposition d'architecture,
mon quartier, les avant-gardes, l'essaim moderne.

Le logement social, c'était pour fuir
les bidonvilles, pour ne plus être en marge,
Pensant aux défavorisés,
notre penchant pour le désordre
et pour l'agitation, l'État
nous construisit une zone
de logements sociaux, de refuges en marge,
de nids perdus que l'on payait à tempérament.

Sur un terrain sans jardinières,
ni gazon anglais ni toboggans,
on construisit des blocs en enfilade,
avec leurs toits de tuiles à deux pentes,
comme des cages de grisaille
pour oiseaux gauches, pour vies incapables
de s'élever, qui se déplacent à ras d'asphalte,
des blocs aux murs porteurs bien symétriques.
[...]

Un cadavre plein de monde, inédit

Balbina Prior

J'ai toujours collectionné les amours

Je collectionne les expériences
comme des montres, timbres ou cartes
[postales de l'étranger,
comme des disques qu'on écoute
et qu'on oublie.
J'ai toujours collectionné les amours,
infâme passe-temps de ma Génération,
amours jetables, à poser
sur une étagère comme des souvenirs,
jusqu'à hier où j'ai croisé
tes yeux verts sur mon pallier.

Perversités, 1994

Je veux ma liberté

pour septembre,
si tu me la refuses,
je la prendrai de force
avec le fusil de la Guerre Civile
de mon grand-père.
Adieu et ne pleure pas.

Poèmes en voix Off, 1998



BALBINA PRIOR naît en 1964 à Villaviciosa de Cordoue. Traductrice d'Emily Dickinson, de Donald Hall et de la poétesse anglaise du XVII^e siècle Aphra Behn, elle a aussi publié un roman intitulé *Les Dragons rouges* (Malaga, 1999). Elle est l'auteur de *Soldat de Rhodes* (Cordoue, 1993), *Perversités* (Cordoue, 1994), *Poèmes en voix Off* (Cordoue, 1998) et *Voleurs de Miel* (Cuenca, 2000), *Symphonie fragile* (Valence, 2003) et *Sur les quais de l'ère Heisei* (Móstoles, 2001, Prix de la Ville de Móstoles 2000). Son écriture liée à la « poésie de l'expérience », qu'on pourrait qualifier de « post-novísima », prend racine dans la poésie anglo-saxonne, et se distingue par son humour parfois grinçant.

Le lyrisme du Voyage

Jamais je ne cherchai dans un poème
la beauté, tout juste bonne pour les femmes
[inermes.
Je crus d'abord en la métaphysique et en
[l'entéléchie,
et rejetai tout ce qui n'avait pas d'angles vifs,
mais le poème codé prenait l'eau de toutes
[parts,
poésie à la dérive et toujours la forme,
la sainte Forme.

Je parvins alors au quotidien,
puis au refus de la transcendance,
et pour finir je descendis les escaliers
du night-club des vanités.
Perdue dans la complexité, je fuyais les
[pièges de la narration.
De nouveau à la dérive, ayant acquis trop
[de manières,
je ne serai pas à découvrir pour
[des critiques avides
de jeune poésie jetable,
poésie délibérément excessive,
je ne vaudrais rien si je prends de l'âge
[et du poids.

Comme un chat échaudé je revêts
l'uniforme à rayures de l'éclectisme,
mes espadrilles sont usées jusqu'à la corde,
peut-être tout est-il à découvrir
sans plus de paysages définis.
Enfin le lyrisme du voyage.

Et puisque nous sommes rendus à la prétention
de la métapoésie, je resterai ici,

debout, jusqu'à ce que j'en finisse
avec la parole, ou qu'elle en finisse avec moi
[et mes jours,
mais, attention, j'ai un revolver de vente aux
[enchères,
qui a appartenu, dit-on, à Hemingway.

Appartements en location

Je déclare avoir vécu dans mille
[appartements :
l'un sur cour, sombre, grouillant de vie ;
un sixième sans ascenseur,
plein de fuites et battu par les vents ;
l'un d'où nous fûmes expulsés
parce que nous nous aimions sans retenue
[ni règles ;
un autre qui ne cachait même pas de
[latrines ;
et cet appartement sinueux et sans espoir,
un autre qu'on partageait la nuit du
[vendredi, tu sais pourquoi,
et cette petite maison à Cajar donnant sur
[la vallée.

Je suis arrivée à m'habituer comme à
[l'amant farouche,
mais les murs nus
donnent toujours une leçon d'humilité,
et souvent, en amis, mes livres
et mes posters de Grèce et de New York
se sentaient pousser des racines
et faisaient des fissures sans gravité.

Je cherche maintenant maison à acheter.

Sur les quais de l'Ere Heisei, 2001

Juan Antonio Bernier

L'hiver, de nouveau

L'herbe du terrain a crû avec force.
Il n'y a pas eu cet automne un seul jour
où les éléments
lui aient tourné le dos.

D'ici je peux la voir. C'est un cadeau
face à la douleur inerte des murs.
Le vent, le soleil, les nuages, lui ont été
[favorables
(car eux aussi, lui prêtent leur dos d'ombre).

En cet âge terrible et anormal,
je pense à mon amour ;
il ressemble à cette herbe.

Un vieux dans les taillis

Un vieux traverse les taillis,
il marche entre les branches du silence
sous un ciel crispé qui descend
et se couvre lentement vers le soir.

Comme un touffu réseau de feuilles mortes
dispersées dans l'ombre de ce bois,
tel est son cœur déjà effeuillé
qui caresse la lumière avec mansuétude.

Avec son baluchon de jours et l'apparence
de qui n'a rien vu sur le sentier,
un vieux traverse les taillis,
et son regard leur donne du sens.

||

Il y a des hommes et des femmes
debout,
comme la pluie.

Ils pleuvent de l'amour, versent
sans limites la vie
sur leurs semblables.

Quand au loin ils se touchent
nous voudrions avoir un cœur
aux racines plus profondes.

Ils ignorent leur beauté
comme qui piétine des feuilles
sans ressentir leur plainte.

Ils sont la lumière du monde
sans le savoir.

Au moment de l'inutile promenade
l'air ne cesse de jeter
les feuilles jaunes
d'arbres sans nom
sur la route
qui, humide, repose
comme la queue d'un chat.

Si à cette heure déserte
la pensée revêtait
sa forme la plus simple,
elle choisirait une forme de ciel,
de toit, de laine, de revolver,
non sans auparavant avoir pris
la forme d'un visage
que nous sentons si loin.

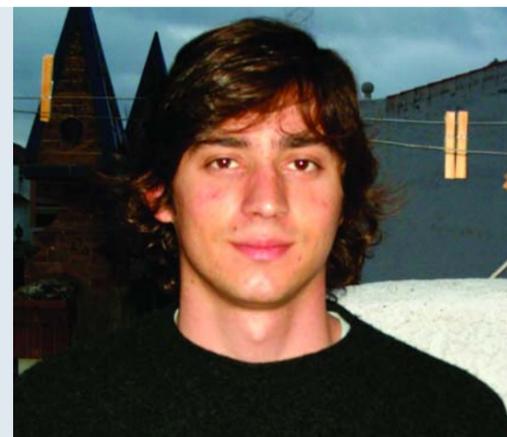
La lumière samaritaine
que filtrent les arbres,
de quelle fin procède-t-elle ?

La lumière qui lentement restitue
la claire intégrité des choses,
la glace déjà fondue des coupes,
la marque de la tempe sur le verre,
le cahier vide de la nuit...

La lumière
qui le matin nous restitue,
la lumière qui nous a manqué quand déjà le rêve
manquait d'antidote, et les corps palpaient,

n'est-elle pas chose miraculeuse ?

Un par un s'en sont allés
les instants
en se laissant tomber.



S'ils avaient laissé quelque chose,
un écho dans leur chute
– leur soif, leur voix –, le temps

passerait-il plus lentement ?

Le jour se lève sur le bois

J'approche de la porte. L'air est froid
comme la lin glacial d'un lit vide
et, remué, je l'accueille doucement.

Il y a des oiseaux qui chantent, invisibles,
et exigent pour les feuilles l'attention
que le bois sollicite. À ras du sol
l'effleure une brume sans racines.

Je tente de ne pas penser. Je voudrais rendre
[au bois
le regard familier avec lequel il nous regarde.
Attentif au contigu, j'observe – je m'attarde –
la brume inconsciente.

JUAN ANTONIO BERNIER est né à Cordoue en 1976, où il codirige la revue de poésie cordouane *Istmo*. Il est l'auteur de deux livres : *La Côte des rêves*, 1998 et *Ainsi procède l'oiseau*, Pre-Textos, 2005 dont les poèmes qui suivent sont tirés du chapitre intitulé « Lumières dans le bois » où il explore un lyrisme teinté d'humanisme, d'une force saisissante.

DÉCLARATION DE CORDOUE

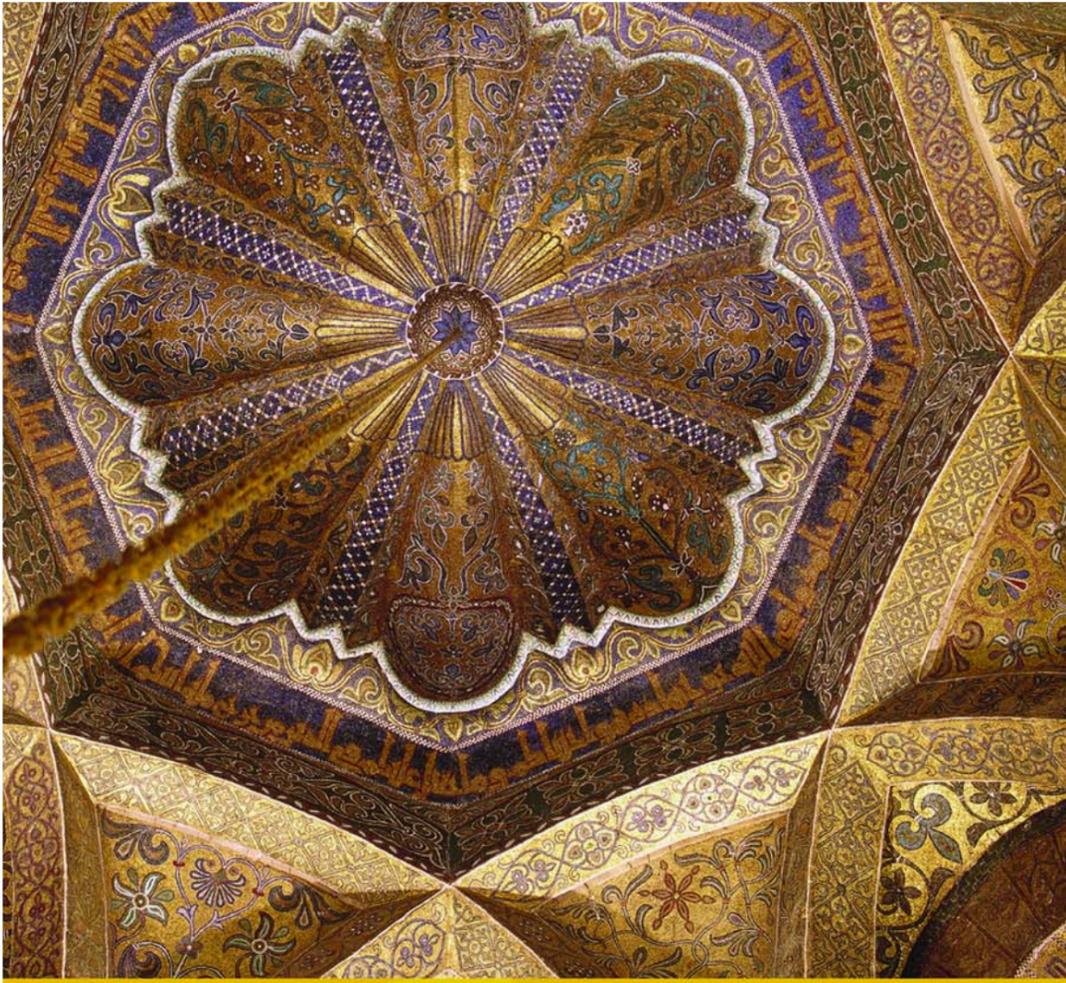
« Nous, Poètes du Monde à Cordoue, poètes de différents pays du Monde, qui faisons de la parole un instrument de compréhension entre les peuples, réunis à Cordoue, Ville Patrimoine de l'Humanité, la Cordoue qui fit de la tolérance et de la rencontre des cultures un signe d'identité, exemple de coexistence pacifique entre des peuples de différentes religions, de différentes sensibilités, la Cordoue de la poésie et de la paix, nous CONSIDÉRONS que Cordoue réunit les mérites nécessaires pour arborer le titre de Ville européenne de la Culture en 2016, en tenant compte de sa contribution à la culture universelle, depuis sa fondation comme Colonie patricienne, omeyyade et comme ville importante qui a sagement su allier un passé historique avec son souci de modernité pour s'insérer dans les nouveaux courants de la pensée, de l'art et de la science, et nous MANIFESTONS notre soutien à la candidature de Cordoue en tant que Capitale européenne de la Culture en 2016. »

À Cordoue, ce mois d'avril 2005



CÓRDOBA 2016
Cité Européenne de la Culture

Texte lu par Juan Gelman le 27 avril 2005 à l'Alcazar de los Reyes Cristianos, lors de l'Acte de Clôture de Cosmopoética 2005 et signé par les poètes invités de Cosmopoética 2005 : Antonella Anedda ITALIE, Volker Braun ALLEMAGNE, Franz Josef Czernin AUTRICHE, John Deane IRLANDE, Guy Goffette BELGIQUE, Pentti Holappa FINLANDE, Nuno Júdice PORTUGAL, Petr Kral RÉPUBLIQUE CHÈQUE, Jean Portante LUXEMBOURG, Lionel Ray FRANCE, Milan Richter SLOVAQUIE, Krystyna Rodowska POLOGNE, Fiona Sampson ROYAUME UNI, Lasse Söderberg SUÈDE, Søren Ulrik Thomsen DANNEMARC, Emil Tode ESTONIE, Vassilis Vassilikos GRÈCE, Māra Zālīte LETONIE, Gioconda Belli NICARAGUA, Rafael Cadenas VENEZUELA, Juan Gelman ARGENTINE, Darío Jaramillo COLOMBIE, Nancy Morejón CUBA, Vicente Quirarte MEXIQUE, José Watanabe PÉROU, et par Vicente Gallego, Luis García Montero, Jesús García Sánchez, Félix Grande, Martín López-Vega, Ana Merino, Jesús Munárriz, Luis Muñoz, Esperanza Ortega, José Ramón Ripoll, Raúl Alonso, Julio Aumente, Carlos Clementson, Jorge Díaz, Bernd Dietz, Rafael Espejo, Ignacio Gago, Francisco Gálvez, Concha García, Pablo García Baena, Pablo García Casado, Manuel Lara Cantizani, Roberto Loya, Leopoldo de Luis, Ángeles Mora, Lola Moreno, Joaquín Pérez Azaústre, Isabel Pérez Montalbán, Juan Carlos Reche, María Rosal, Javier Bergia, Pablo Guerrero, Luis Pastor, Ángel Petisme, Javier Rubial, Jaime Sisa, Chico Herrera, Matías Clemente y Conjunto Vacío, Deneuve, Polifonus y las Paradisofiscales, Prin La Lá, Flow, Yolanda Castaño ESPAGNE.



Cordoue a l'ambition de devenir la Capitale Culturelle de l'Europe en 2016, une autre occasion d'attribuer une telle distinction à une ville espagnole. Cordoue, ville classée Patrimoine de l'Humanité, qui fut Colonie Patricienne romaine et Capitale Omeyyade de Al-Ándalus; Cordoue, fit de la tolérance et de la rencontre entre les cultures un signe d'identité, exemple de bonne cohabitation pacifique entre les personnes de religions et de sensibilités différentes. Plus de 40.000 habitants soutiennent ce projet d'avenir.



Nous désirons également pouvoir compter sur votre soutien. Inscrivez-vous sur notre page web: <http://capitalcultural2016.cordoba.es>

"En bas se trouvaient les jardins, les vergers; en bas, l'affaire Guadalquivir puis la chère ville de Cordoue, non moins illustre que Bagdad ou Le Caire, tel un complexe et délicat instrument, et autour (Averroès le savait aussi) se dilatait vers ses confins la terre d'Espagne, où il y a peu de choses, mais où chacune semble trouver sa place de manière essentielle et éternelle."

Jorge Luis Borges, "La quête d'Averroès" (*L'Aleph*), tr. F.-M. Durazzo



CORDOUE 2016
Cité Européenne de la Culture

<http://capitalcultural2016.cordoba.es>



carrefour de chemins

Principales distances:

Cordoue-Madrid	400	Kilomètres.
Cordoue-Barcelone	800	Kilomètres.
Cordoue-Lisbonne	600	Kilomètres.
Cordoue-Paris	1.700	Kilomètres.
Cordoue-Bruxelles	2.000	Kilomètres.
Cordoue-Rome	2.200	Kilomètres.

